

Sur le livre d'Évelyne Patlagean : *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance* (Mouton éd., 1977)¹

Guy Lardreau

Voici enfin publiée la thèse d'Évelyne Patlagean.

Dans l'*Ange*, j'avais déjà dit ma dette à son endroit. Je voudrais saisir l'occasion de cette édition pour dire combien, ce livre d'Histoire exemplaire intéresse finalement notre présent.

Byzance: le nom évoque au profane les raffinements inouïs, la beauté, le luxe et la volupté. Ce ne pouvait être en effet, comme elle dit, sans « une bonne intention » que Patlagean partit à la recherche du visage des sans-visages, de cette masse des humiliés et offensés, sur laquelle s'enlève le brillant édifice byzantin. Mais cette « bonne intention » s'avéra - ce n'est pas hasard - une intention bonne, bonne pour l'historien, veux-je dire, car la pauvreté, concept sans positivité, pure différence, « ne pouvait en fin de compte se définir sinon par référence à toute la société, comme une limite économique et sociale ».

Du coup, ce n'est pas simplement un tableau méritoire de la misère des simples, nous restituant de l'Histoire sa face d'ombre et d'oubli, qui nous est donné, mais bien une clef neuve pour comprendre cette société tout entière.

Et le problème fondamental qu'elle pose: je veux dire celui de la « christianisation ». Par où le livre de Patlagean, disais-je, touche au cœur d'un certain nombre de problèmes qui poignent notre temps. Pas seulement parce que, de cette « christianisation », nous sommes encore largement faits, mais plus encore parce que l'on peut voir ainsi, sur un exemple historique, concrètement analysé, comment une « grande pensée », une pensée « totalitaire », en ce qu'elle a vocation à régir l'ensemble

¹ Article que j'avais passablement sabré déjà, pour satisfaire aux exigences du *Matin*. Il y parut, davantage mutilé encore, m'a-t-on dit (de la main, je crois, experte, de Catherine Clément) – j'ai préféré ne pas aller y voir !

de la vie, peut être l'exact outil d'invention, l'instrument adéquat, dont le maître social assure sa réforme économique et sociale.

Le découpage chronologique que Patlagean se donne est en gros le suivant: de la christianisation officielle de l'Empire à la tourmente du VII^{ème} siècle dont surgit un autre monde. En ces quelques siècles, une prodigieuse gestation culturelle s'est accomplie, dont l'histoire, dit Patlagean, reste à faire, et dont nous sommes nés. Modestement, elle prétend n'avoir écrit d'une telle histoire que le préambule économique et social. Il me semble qu'en fait elle en pose quelques jalons décisifs.

On s'accorde à voir dans le christianisme la forme culturelle dans laquelle s'effectua le passage du « monde antique » au « monde médiéval ». Mais que fut réellement là-dedans la *fonction* du christianisme ? Très généralement ce sont les *a priori* philosophiques seuls qui tranchent, et les métaphores tiennent lieu d'explication.

Or Patlagean nous donne au contraire une étude concrète, qui nous permet de commencer à comprendre comment le christianisme, pas seulement comme « pensée », mais comme façon de tenir et de sentir le monde, les relations familiales, le travail, le sexe et la mort, fut l'*instrument*, proprement, de la mutation économique et sociale. Non pas seulement le voile dont se masquerait la nouvelle oppression, l'opium dont endormir les opprimés, mais bien l'*instrument d'invention* de nouvelles formes d'exploitation et d'asservissement, de nouvelles formes de travail, de circulation, d'échange, non pas seulement le masque derrière quoi dissimuler la réalité des liens sociaux, mais le moule même selon lequel les former.

Non, le christianisme ne fut pas simplement un « vêtement culturel » ; le discours qui proposait, dans le « langage des textes », une classification neuve des différences sociales, classification résolument économique – ou plutôt à la fois et dans le même temps économique et religieuse – dégagée de la structure urbaine, remplaçant les vieilles relations civiles par la rigoureuse antinomie des riches et des pauvres, et opérant ainsi au sein des relations sociales le repartage adéquat au changement de la formation sociale ; ni simplement le discours où s'énonce, avec la charité, une nouvelle façon de penser ce mode essentiel de la circulation des biens qu'est, dans le type de sociétés qui nous occupe, le « transfert gracieux ». Il a grandement contribué à *transformer concrètement* le fonctionnement tout entier de cette société. Il n'a pas simplement rendu tolérable, en lui donnant un sens et en l'insérant dans un ordre, l'intolérable de l'oppression nouvelle, il l'a proprement modelée.

Il faut souligner le rôle à cet égard essentiel des monastères.

Est-ce pas dans ces « casernes laborieuses » que sont les monastères pachomiens que s'élaborent les formes neuves du travail ?

Un exemple à mon avis s'impose comme particulièrement illustrant : celui du lien familial. C'est « une étrange et brève liberté » que celle qui caractérise le IV^{ème} siècle : entre deux civilisations, entre deux systèmes de contraintes, il se produit comme un flottement, un bougé où apparaissent des formes aberrantes de contestation, qui semblent bien s'en prendre au lien social lui-même, comme tel – ainsi la condamnation hérétique du mariage et de la procréation, qui n'est pas sectaire, groupusculaire, mais en prise, semble-t-il, sur un véritable mouvement de masse. Ce sera le rôle historique du monachisme d'avoir raréfié, canalisé ce refus vers un célibat réglé, permettant ainsi qu'à côté le lien familial se réinvente et se renforce.

Si l'on voulait être complet, il faudrait encore donner l'idée de la richesse des analyses concrètes par lesquelles Patlagean parvient à « restituer aux pauvres cette épaisseur matérielle de la vie humaine », la suivre dans le détail du système des différences par quoi se vit la pauvreté, régime alimentaire, habitat, et habitat funéraire, pathologie et mortalité. Insister aussi sur la richesse proprement *méthodologique* de son enquête : comment, selon quelles exigences, en usant de quelle documentation, résoudre des problèmes de quantification touchant des sociétés sans statistiques ? Comment adapter les questions que nous reconnaissons aujourd'hui comme pertinentes en ces domaines – mais qui sont nées de l'étude de tout autres sociétés – au matériel dont nous disposons pour celle-ci ?

Je ne pense pas pourtant avoir eu tort de mettre l'accent sur ce qui, dans ce livre, nous instruit de ce que fut cette révolution idéologique dont nous sommes faits, et, par-delà, sur ce que peuvent être les liens entre la « pensée » et les moyens concrets de l'assujettissement des hommes.